

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Théâtre de l'Archevêché, le 11 juillet 2025. CHARPENTIER : Louise. E. Dreisig, A. Smith, N. Courjal, S. Koch... Christof Loy / Giacomo Sagripanti

« *Mon rêve n'était pas un rêve* », chante Louise dans l'air célèbre du 3^e acte, qui est aujourd'hui encore le principal titre d'accès à la postérité de l'opéra de Gustave Charpentier. Dans la relecture qu'en propose Christof Loy, l'histoire racontée a pourtant tout du fonctionnement onirique ou fantasmatique. Un décor unique situe l'action dans un espace manifestement hospitalier : c'est que l'histoire racontée se déroule en fait sur la scène mentale d'une Louise réduite à la folie par un événement dont on devine qu'il a un rapport décisif avec la relation possessive et abusive que son père entretient avec elle.

Un avertissement initial (*alla Tcherniakov*) aurait sans doute permis au spectateur d'entrer de plain-pied dans l'histoire que le metteur en scène choisit de raconter. Celle de Louise devient un mélange de souvenirs vécus et d'hallucinations, où les mêmes personnages passent et repassent dans des costumes différents. Le chiffonnier, qui pleure l'enlèvement de sa

fille, a les traits (et la voix) du père incestueux ; la première d'atelier et la mère tyrannique (et malheureuse) ne font qu'une ; et le noctambule amoureux (et, dirait-on aujourd'hui, harceleur) se confond avec le bien-aimé Julien. Dans ces conditions, on ne s'étonne guère de découvrir à la toute fin que le médecin qui remet une Louise hagarde à ses parents a les traits du même Julien, image saisissante qui oblige à relire l'ensemble du spectacle à l'aune de cette dernière donnée. Soutenu par une direction d'acteurs au cordeau, le spectacle dévoile une véritable richesse de sens. Un regret néanmoins, et pas des moindres : pour une fois qu'un livret d'opéra ne raconte pas l'histoire du sacrifice d'une jeune femme sur l'autel de la collectivité masculine, mais plutôt son émancipation, le ramener ainsi dans le giron de la domination familiale constitue une occasion manquée.

À la tête de l'**Orchestre de l'Opéra de Lyon**, **Giacomo Sagripanti** m'a paru privilégier la musicalité et le moelleux (notamment celui du paysage sonore ouaté qui permet à Louise de déployer son grand air), peut-être parfois au détriment du nerf et de l'urgence, comme dans les élans de Julien qui ouvrent l'œuvre et la parcourent de part en part, que j'ai déjà entendus plus élastiques et mordants. Le parti pris vaut néanmoins de superbes moments, comme la fin du premier acte, façon amande amère.



Il bénéficie surtout d'un plateau de première qualité, dominé par le couple toxique du père et de la fille. Elsa Dreisig, à l'origine du projet avec Christof Loy, est une Louise proche de l'idéal : voix souveraine, sur toute la tessiture, art consommé de la diction, qui rend les sous-titres superflus, et incarnation jusqu'au-boutiste du personnage tourmenté façonné par le metteur en scène. Difficile d'imaginer le spectacle sans elle. Nicolas Courjal use d'une voix caressante et autoritaire à la fois pour camper l'inqualifiable figure du père de Louise. Qu'il parvienne à émouvoir dans de telles circonstances relève du tour de force. Et pourtant, les infinies nuances dont il pare la ligne de chant du père en éclairent les failles et les abîmes.

Il n'est pas simple d'exister face à ce couple exclusif, et les partis pris de la mise en scène placent les personnages de la mère et de Julien au second plan. Dans l'ingrate figure

maternelle, Sophie Koch fait valoir ses talents d'actrice ; comme engoncée, la voix semble porter les traces de la rancœur accumulée. Ténor vigoureux toujours sur la ligne de crête, Adam Smith confère au personnage de Julien une fougue juvénile et un charme musclé ; on rêve néanmoins d'un poète à la séduction plus subtile.

La distribution pléthorique de *Louise*, du petit peule de Paris aux couturières de l'atelier, empêche de nommer tous les seconds rôles : ils sont généralement excellents. En toute subjectivité, j'aurais tendance à distinguer le Gavroche incisif de Céleste Pinel. Le festival d'Aix continue par ailleurs à honorer une belle tradition, celle de faire revenir de glorieuses voix, jouissant d'une retraite bien méritée, dans de modestes rôles, qui prennent alors la forme d'un caméo. Initialement prévue en balayeuse, la vétérane Roberta Alexander a été remplacée *in extremis* par la toujours jeune Annick Massis, qui à la différence de la travailleuse déchue, mérite encore son titre de « reine de Paris » (et désormais d'Aix, où – le croira-t-on ? – elle faisait ses débuts...).



**CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Théâtre de l'archevêché,
le 11 juillet 2025. CHARPENTIER : Louise. E. Dreisig, A.
Smith, N. Courjal, S. Koch... Christof Loy / Giacomo Sagripanti.
Crédit photo © Monika Ritterhaus**

CRITIQUE, festival. CHOREGIES D'ORANGE, Théâtre Antique, le 12 juillet 2025. « Le Lac des Cygnes » par Angelin PRELJOCAJ

Les Chorégies d'Orange ont offert un écrin monumental à la vision magistrale qu'Angelin Preljocaj propose du plus célèbre des ballets romantiques : « *Le Lac des Cygnes* », vécu comme une véritable déclaration d'amour entre un chorégraphe et un public, entre une compagnie et un lieu.

Si **Angelin Preljocaj** conserve la structure et les personnages du livret original de **Marius Petipa**, il les projette dans une modernité fulgurante, en phase avec les préoccupations de notre époque. L'histoire d'amour d'Odette et Siegfried devient une fable écologique poignante. Ici, le lac n'est plus un décor de conte de fées, mais un espace naturel menacé par les logiques financières et la pollution. Le sorcier Rothbart se mue en un homme d'affaires prédateur, tandis que le prince Siegfried incarne un militant épris de nature, en lutte contre son propre père . La métaphore est puissante, et elle fait vibrer la sensibilité du public du XXI^e siècle.

Sur le plan chorégraphique, Preljocaj signe une œuvre qu'il revendique comme entièrement originale, un « hommage » à Petipa en réinventant son processus créatif. Le mouvement est d'une inventivité et d'une précision diaboliques, et le

langage corporel est résolument « *preljocajien* », mêlant une technique classique d'une virtuosité époustouflante à des accents contemporains saisissants. On retrouve avec émotion des clins d'œil au répertoire, comme le célèbre pas de quatre des petits cygnes, mais ils sont transcendés par une énergie neuve. Les **26 danseurs** de la compagnie, tous habités par une passion communicative, ont offert une performance d'une intensité rare.



La musique de Tchaïkovski, magnifique et intemporelle, est revisitée par des arrangements électroniques signés du mystérieux *Collectif 79D*, créant un contraste saisissant, un dialogue entre le sacré du passé et la pulsation du présent. Cette hybridité se retrouve dans les costumes : les tutus blancs revisités, les corps dansant pieds nus, côtoient l'explosion de couleurs du troisième acte, marquant la dualité entre le classicisme et l'engagement moderne. Et si les décors vidéo et les projections, éléments pourtant essentiels à la compréhension du propos, ont connu des aléas techniques en

plein air, la majesté du **Théâtre Antique d'Orange** a fait oublier ces menus détails. Le site lui-même, avec ses pierres millénaires, est devenu un partenaire de la représentation, donnant une dimension cosmique à ce plaidoyer pour la survie de la nature.

À l'issue des 110 minutes de ce spectacle fascinant, une ovation interminable, chargée d'émotion, a salué chaudement les artistes. Certains spectateurs, bouleversés par la beauté tragique de la fin, où le lac est submergé par une nappe de pétrole noir, n'ont pas pu retenir leur émotion. **Angelin Preljocaj**, cet enfant chéri du festival, a une fois de plus prouvé que la danse pouvait être à la fois un divertissement d'exception et un acte de résistance poétique.

CRITIQUE, festival. CHOREGIES D'ORANGE, Théâtre Antique, le 12 juillet 2025. « Le Lac des Cygnes » par Angelin PRELJOCAJ.
Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival.
PERPIGNAN, 4ème Festival des

« Scènes Etoilées » (Eglise des Grands Carmes), le 11 juillet 2025. BLOW : Venus et Adonis. Jeune Orchestre Baroque Européen, Sylvain Sartre (direction)

Dans le cadre du 4ème festival des « *Scènes Etoilées* » – et dans celui de l'église gothique perpignanaise des « *Grands Carmes* », aux voûtes ouvertes sur le firmament -, la nuit du 11 juillet a offert un cadre féerique aux notes de John Blow (1649-1708), dont le public catalan redécouvrait son chef d'oeuvre lyrique, le magnifique « *Venus et Adonis* » (1683). Sous des projecteurs qui sculptaient ces pierres millénaires (alternant ocres oranges ou rouges aux bleus nuits et aux verts émeraude), le Jeune Orchestre Baroque Européen (JOBE) a transformé ces ruines en un palais sonore, où la brise méditerranéenne portait les murmures des cordes et des voix. Un lieu à ciel ouvert, dont l'acoustique naturelle a magnifié chaque récitatif, chaque clameur de chœur, faisant dialoguer le baroque et les étoiles.

Dirigé d'une main de maître par **Sylvain Sartre** – flûtiste et cofondateur de l'ensemble **Les Ombres**, et de cet autre ensemble

issu des meilleurs conservatoires européens—, le JOBE a révélé toute la fougue et la précision des jeunes talents (issus des conservatoires de Bâle, Paris, Bruxelles, Lyon, La Haye...). L'orchestre, déployé en arc de cercle autour des chanteurs, a restitué avec une énergie contagieuse les danses de cour françaises qui imprègnent la partition de Blow. La viole de gambe et les flûtes à bec ont tissé des lignes transparentes, tandis que le *continuo* (théorbe et clavecin) a insufflé une rythmique vive aux scènes de chasse. Sartre, en chef-pédagogue, a équilibré rigueur historique et expressivité moderne, soulignant la parenté entre Blow et son célèbre élève Henry Purcell.

Vénus et Adonis (1683), premier opéra anglais entièrement chanté, déploie un prologue et trois actes en un flux musical continu, sans arias détachées. Le livret d'Anne Kingsmill, inspiré d'Ovide, y gagne une urgence dramatique saisissante. La mise en espace, sobre mais efficace, a joué des jeux d'ombre et de lumière pour souligner les tourments amoureux. **Noëlle Drost** (Vénus), soprano néerlandaise à la présence royale, a captivé par son timbre charnu et son phrasé sensuel. Son duo avec Adonis — « *Adonis will not hunt today* » — fut un joyau d'intimité troublée. **Félix Merle** (Adonis), jeune baryton français au lyrisme viril, a incarné la bravade tragique du chasseur, mourant dans un dernier souffle poignardé par l'aigu d'une flûte (symbolisant le sanglier). Les Amours, menés par un Cupidon espiègle — **Arnaud Gluck**, au très beau timbre de contre-ténor -, ont apporté une touche de malice dans la leçon d'infidélité, clin d'œil historique à la cour libertine de Charles II (et à ses célèbres « mignons »). La scène finale, *lamento* en sol mineur (« *Mourn for thy servant* »), a vu le chœur envelopper l'assistance d'une polyphonie élégiaque, tandis que Vénus, robe étoilée défaite, se fondait dans la pénombre... Un clair-obscur baroque littéralement habité par la vidéo poétique de **Louis Grangé**.

Quand le dernier accord s'est éteint dans le silence ébloui

des Grands Carmes, **Sylvain Sartre** a salué ses jeunes protégés avec une émotion palpable. Ce *Vénus et Adonis* n'était pas qu'une résurrection musicale : il incarnait la transmission vivante du baroque, où des étudiants devenaient maîtres le temps d'une nuit. La marche funèbre finale, portée par les cors et les violoncelles, a semblé monter vers les étoiles... Une soirée enchantée !



CRITIQUE, festival. PERPIGNAN, Eglise des Grands Carmes, le 11 juillet 2025. BLOW : Venus et Adonis. Jeune Orchestre Baroque Européen, Sylvain Sartre (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

**CRITIQUE, festival.
MONTPELLIER, 40e Festival
Radio-France Occitanie
Montpellier (Opéra Berlioz),
le 11 juillet 2025. BRITTEN,
SAINT-SAËNS, ADES, DEBUSSY.
Orchestre Philharmonique de
Radio-France, Marie-Ange
Nguci (piano), Kirill
Karabits (direction)**

Pour ce 40e anniversaire du Festival Radio France Occitanie Montpellier, la rotation des Orchestres se poursuit lors des concerts du soir. Ce 11 juillet, le Philharmonique de Radio-France joue sous la direction de **Kirill Karabits** (en remplacement de la cheffe Mirga Gražinytė-Tyla, annoncée souffrante). Plusieurs symétries se chevauchent dans ce programme foisonnant. Deux pièces ondoyantes font pénétrer les effluves maritimes dans l'Opéra Berlioz de Montpellier. Deux suites reprennent les épisodes symphoniques

d'opéras anglais, tandis que deux compositeurs français se croisent sur l'affiche !

Côté mer, ce n'est pas la proche Méditerranée qui inspire les *Quatre Interludes marins* (op. 33A), extraits de *Peter Grimes* de **Britten**, ni même *La Mer* de Debussy, mais plutôt l'Océan. Les quatre pièces de Britten rivalisent d'inventivité sur fond de motifs obsessionnels : dans le *Lento* de *Dawn* (Aurore), la singulière dualité entre les couleurs du registre aigu (violons sur la chanterelle, unis aux flûtes) et celles du grave (basses de cuivres) ouvre les profondeurs océaniques. L'agitation maximale de *Sturm* (la tempête) soulève une orchestration, elle, ravélienne, *con fuoco*, parfaitement coordonnée par le chef ukrainien. Cependant, ce sont les trois esquisses Debussystes de *La Mer* (1905) qui surplombent la soirée par leur liberté formelle, magnifiée par l'excellence des pupitres du *Philhar*. La fluidité des *sol*i chez les vents (trompette bouchée, flûtes) anime *De l'aube à midi* ; les boucles mobiles des harpes et du glock accueillent le chant du cor anglais (une sirène) dans *Jeux de vagues*. Et le chef d'équipage dose les riches textures du *Dialogue du vent et de la mer*.

Côté opéra (suite d'orchestre tiré de) *The Exterminating Angel Symphony* de **Thomas Adès** (2020), tirée de son opéra éponyme, développe également de puissants effets d'orchestration. L'écriture plus convenue diffère de la suite de Britten : chaque mouvement est monolithique afin de capter l'ambiance horrifique de la noirceur du livret, adapté du film éponyme de Luis Buñuel (1962). L'auditeur est saisi par la déconstruction de danses évoquant l'Espagne, une fausse *habanera*, un enchaînement de valse dont les charmes sont balayés ici par un rictus, là par des mélodies crispées, suggérant le huis-clos anxiogène de l'opéra.

Quant au *Concerto n° 2* pour piano de **Saint-Saëns**, son souffle

romantique n'est pas étranger à la thématique maritime, dansant sur la crête de l'*Allegro scherzando*, puis scintillant dans le *Presto* sous les doigts de **Marie-Ange Nguci**. Son jeu est caractérisé par une clarté polyphonique et une sonorité moelleuse, obtenue avec la pression de tout le corps sur le clavier. Sa virtuosité sans fard s'articule avec le dialogue orchestral, le tout manquant peut-être de fantaisie. Le plus décoiffant est sans doute le bis qu'elle offre au public : la *cadenza* du *Concerto pour la main gauche* de Ravel dont les flots frémissants dévalent l'étendue du clavier avec panache.

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio-France Occitanie Montpellier (Opéra Berlioz), le 11 juillet 2025. BRITTEN, SAINT-SAËNS, ADES, DEBUSSY. Orchestre Philharmonique de Radio-France, Marie-Ange Nguci (piano), Kirill Karabits (direction). Crédit photo © Valentine Chauvin

**CRITIQUE, festival. 79e
FESTIVAL D'AVIGNON, Cours
d'Honneur du Palais des**

Papes, le 10 juillet 2025. « Nôt » par Marlene MONTEIRO FREITAS

Il y a des soirées où l'on sent que l'on va assister à quelque chose de rare. Ce 10 juillet 2025, dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, lors de la 79e édition du Festival d'Avignon, l'écrin de pierre millénaire écrasé par la chaleur étouffante d'une nuit d'été en Avignon, la chorégraphe cap-verdienne Marlene Monteiro Freitas a accompli un prodige. Avec sa nouvelle pièce « *Nôt* », d'après le fameux « *Conte des 1001 Nuits* », elle a transformé la pierre en chair, et le conte en tempête.

« NÔT » ou la Nuit dévorée : au Palais des Papes, Marlene Monteiro Freitas réinvente Shéhérazade

Avec *Nôt*, Monteiro Freitas ne se contente pas d'adapter *Les Mille et Une Nuits* ; elle en incarne le principe vital, le moteur même : la narration comme ultime rempart contre la mort. Mais ici, point de récit linéaire ni d'orientalisme de pacotille. La pièce est une bouche grande ouverte, un flux ininterrompu de paroles qui ne sont pas dites, mais dansées, grognées, murmurées, hurlées par des corps en transe. Dès que les interprètes investissent l'immense plateau, on comprend que Shéhérazade n'est pas une femme, mais un état de survie collective.

La chorégraphe cap-verdienne pousse le pari jusqu'à l'ivresse. Elle ne raconte pas les histoires, elle les désosse. Les

gestes s'entrechoquent, se contredisent, s'embrassent : une main caresse là où un pied frappe, un visage se tord en une grimace grotesque alors que le torse ondule avec une grâce inouïe. La scène devient ce champ de bataille intime où s'affrontent le sublime et le burlesque, la peur panique et l'hilarité nerveuse. On rit jaune, on retient son souffle, on est secoué par un vent de folie douce.



La **Cour d'Honneur du Palis des Papes**, habituée aux grandes fresques, se mue ici en ventre inquiétant. La musique, conçue comme un personnage à part entière, oscille entre rôles électroniques et percussions africaines, tandis que les lumières découpent l'espace en autant de seuils d'un rêve éveillé. On y croise des créatures hybrides, des ombres qui dansent avec leur désir, des corps qui tombent et se relèvent avec une énergie presque animale. Il y a de la sueur, de la

poussière, de la vie brute.

Ce qui frappe surtout, c'est cette incroyable gestion du chaos. On sent que chaque mouvement est né d'une écoute aiguë, d'une transmission orale de l'instant. Comme les contes qui se réinventent à chaque bouche, la danse semble improvisée, jaillie du moment, alors qu'elle est d'une rigueur diabolique. Les interprètes, véritables possédés magnifiques, portent en eux toute la contradiction des *Nuits* : la cruauté et la tendresse, le sacré et le profane, la toute-puissance et la fragilité d'un souffle qui s'arrête.

En ajoutant cette nuit-là à l'infinité des autres, **Marlene Monteiro Freitas** nous rappelle que danser, c'est aussi raconter pour ne pas mourir. *Nô*t est un choc esthétique, une expérience sensorielle totale qui vous prend aux tripes et ne vous lâche plus. Au sortir de la Cour, Avignon semblait plus petite, plus silencieuse, comme si la ville avait retenu son souffle, elle aussi, en hommage à cette magnifique et dérangeante bouffée de vie.



CRITIQUE, festival. 79e FESTIVAL D'AVIGNON, Cours d'Honneur du Palais des Papes, le 10 juillet 2025. « Nôt » par Marlene MONTEIRO FREITAS. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage.

CRITIQUE, festival. VAISON-

LA-ROMAINE, 29ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 9 juillet 2025. ANNE TERESA DE KEERSMAEKER : « IL Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione ».

La 29^e édition du festival « Vaison Danses » s'est ouverte le 9 juillet, au Théâtre Antique de Vaison-la-Romaine avec une émotion palpable. Avant même le premier pas de danse, un hommage poignant a été rendu au photographe historique du festival, Guy Martin, disparu plus tôt dans l'année. Sa chaise, restée symboliquement vide, a rappelé que cette édition serait marquée par la mémoire autant que par la création. Dans ce cadre chargé d'histoire, la pièce de la célèbre chorégraphe Anne Teresa de Keersmaecker – *Il Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione* (co-écrite avec Radouan Mriziga) – s'est imposé comme un manifeste chorégraphique urgent, interrogeant notre rapport au temps et à la nature.

Le choix des *Quatre Saisons* d'Antonio Vivaldi, tube absolu du baroque, pouvait sembler risqué. Pourtant, De Keersmaecker et Mriziga en subliment la familiarité par une approche déconstructiviste. La version enregistrée par la violoniste Amandine Beyer (collaboratrice historique de « Rosas », la

compagnie de danse d'Anne Teresa de Keersmaecker) est jouée par bribes, hors séquence, entrecoupée de longs silences. L'été succède au printemps sans logique, comme un climat dérégulé. Les danseurs scandent la rythmique de Vivaldi par des claquettes (**José Paulo dos Santos**), des souffles animaux (**Boštjan Antončič**), ou des galops soudains, faisant du mouvement un prolongement organique de la musique. Un sol nu strié de cercles entrelacés – signature géométrique de De Keersmaecker – évoque autant les orbites célestes que la fragilité des écosystèmes.

Quatre Danseurs pour Quatre Saisons en Péril

Les interprètes, vêtus de shorts amples et de peignoirs transparents (costumes d'**Aouatif Boulaich**), incarnent une humanité en lutte contre la disparition des cycles naturels. **Boštjan Antončič** (vétéran de « Rosas ») ouvre le spectacle en silence, mimant l'envol d'un rapace avant une chute brutale. Son solo, ponctué de torsions et de cris étouffés, pose d'emblée l'urgence écologique. **Nassim Baddag** (ancien *breakdancer*) insuffle une virtuosité *hip-hop*, avec des ralentis aériens qui défient la gravité. Son style « dissonant » rappelle que la nature résiste par l'imprévisible. **Lav Crnčević** et **José Paulo dos Santos**, avec leur duo en claquettes sur le premier mouvement du *Printemps*, transforme la danse en percussion vive, symbole d'une renaissance incertaine.

Dans cette pièce qui a valeur de manifeste, les chorégraphes questionnent : « *Est-ce qu'il y a encore des saisons ?* ». Le désordre des concertos et les gestes saccadés (semailles, envols d'oiseaux) illustrent un monde où les repères naturels s'effacent. Région-carrefour menacée par le dérèglement climatique et les tensions géopolitiques, la méditerranée

incarne les échanges fragiles entre humains et environnement. Mais des déguisements animaliers furtifs, des courses-poursuites clownesques entre les danseurs, rappellent que le vivant persiste par la fantaisie.

L'engagement physique des danseurs (80 minutes sans relâche) et la cohérence du propos écologique ont offert une véritable expérience cathartique. *Il Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione* est bien plus qu'une relecture de Vivaldi : c'est un rituel chorégraphique pour une planète en péril. Si quelques longueurs apparaissent dans les séquences répétitives (notamment les tours vertigineux), elles rappellent paradoxalement l'essoufflement des cycles naturels.

Une ouverture magistrale pour un festival qui, dès sa 29^e édition, place la barre très haut !

**CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, XXIXème Festival
« Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 9 juillet 2025. ANNE
TERESA DE KEERSMAEKER : « IL Cimento dell'Armonia e
dell'Invenzione ». Crédit photo Photos © Anne Van Aerschot**

**CRITIQUE, festival.
MONTPELLIER, 40e Festival
Radio France Occitanie
Montpellier (Salle Pasteur),
le 8 juillet 2025. RAVEL,
PAËRT, YSAÏE, PAGANINI. Olga
SITKOVETSKY (piano), Bohdan
LUTS (violon)**

Dans l'écrin intimiste de la Salle Pasteur, et toujours dans le cadre du 40e Festival Radio France Occitanie Montpellier, Bohdan Luts – phénomène violonistique couronné par quatre prix simultanés au Concours Long-Thibaud 2023 (Premier Grand Prix, Prix du Public, Prix de la Presse, Prix de l'Orchestre) – a livré un récital d'une maturité stupéfiante pour ses vingt ans à peine. Aux côtés de la pianiste Olga Sitkovetsky, experte dans l'accompagnement des jeunes prodiges, il a construit une « *architecture sonore concentrique* » (selon le programme) autour de Ravel, déployant une palette émotionnelle allant de la méditation mystique à la virtuosité diabolique.

Place d'abord à la *Sonate pour violon et piano en sol majeur*

de **Maurice Ravel**. Dès l'*Allegretto* initial, Bohdan Luts a imposé une clarté néoclassique lumineuse, dialoguant avec le piano de Sitkovetsky dans un équilibre chambriste parfait. Le mouvement central, « *Blues* », fut la révélation : son *glissando* irrésistible évoquait autant les *smokings* de Harlem que les cafars de Montmartre. Luts y a révélé une sensibilité jazzistique inattendue, transformant son Carlo Antonio Testore (prêté par la Fondation Fischli) en un instrument de blues désinvolte et raffiné.

Avec *Fratres* d'**Arvo Pärt**, Luts a transcendé la technique pour toucher au sacré. Les *pizzicati* résonnaient comme des gouttes d'eau dans un cloître, tandis que les lignes mélodiques, étirées à l'extrême, créaient une tension hypnotique. Sitkovetsky a enveloppé le violon d'un halo de notes répétées, rappelant le « *tintinnabulum* » cher au compositeur estonien. Un moment de suspension hors du temps.

Dans *Caprice d'après l'Étude en forme de valse de Saint-Saëns* & *Poème élégiaque* d'**Eugène Ysaÿe**, le virtuose a jailli avec une aisance confondante. Le *Caprice* – pièce imposée au récent Concours Long-Thibaud – a vu Luts déployer un arsenal de doubles cordes, *staccati* et harmoniques d'une précision *laser*, sans jamais sacrifier l'élégance de la valse. Le *Poème élégiaque*, en contraste, fut un torrent romantique : son *vibrato* large et son *legato* onctueux ont rappelé pourquoi Ysaÿe le surnommait « *Chant d'amour* ».

Cantabile de **Nicolo Paganini** est une pièce courte mais capitale, elle a révélé l'art du chant lutien : un son crémeux, un phrasé vocal où chaque note pleurait ou souriait. Le dialogue avec le piano fut ici d'une complicité touchante, Sitkovetsky soutenant le *cantabile* d'accords pudiques.

Clôture idéale et incendiaire, enfin, avec le fameux *Tzigane* de **Maurice Ravel**. Bohdan Luts a transformé son violon en *tsimbalom* des steppes, depuis l'introduction *solo* hallucinante (où chaque harmonique semblait défier les lois de

l'acoustique) jusqu'au galop final effréné. Sitkovetsky, en partenaire égale, a ciselé les traits pianistiques avec une énergie rythmique électrisante.

L'ovation debout qui a suivi était inévitable !...

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio France Occitanie Montpellier, le 7 juillet 2025. RAVEL, PAËRT, YSAÏE, PAGANINI. Olga SITKOVETSKY (piano), Bohdan LUTS (violon).
Crédit photo (c) Droits réservés

**CRITIQUE, festival.
MONTPELLIER, 40e Festival
Radio France Occitanie
Montpellier (Opéra Berlioz),
le 7 juillet 2025. Mahler
Chamber Orchestra, Yuja Wang
(piano et direction)**

Le Festival Radio France Occitanie Montpellier célèbre cette année ses 40 ans avec une programmation audacieuse, mêlant répertoire classique et modernité. Avec le concours artistique de nouveaux talents et de maîtres confirmés, cette édition met à l'honneur l'excellence orchestrale et la créativité. Les concerts se déploient dans des lieux emblématiques comme l'Opéra Berlioz, écrin acoustique parfait pour des formations prestigieuses comme le Mahler Chamber Orchestra, à l'affiche de la deuxième soirée du festival occitan, aux côtés de la virtuose (et sulfureuse !) pianiste chinoise Yuja Wang.

Yuja Wang, prodige chinoise au jeu fulgurant, ne se contente pas de conquérir les claviers : elle incarne une *star* médiatique globale. Ses tenues audacieuses (robes sculpturales signées Armani ou Versace, paillettes et coupes architecturales) font autant parler qu'interprétations. Ce soir, son apparition en robe moulante rouge vif a électrisé la salle avant même qu'elle ne joue. Loin d'être un simple effet, son style affirme une liberté artistique assumée – et rappelle que le spectacle visuel participe à l'émotion musicale. Les critiques la comparent à une « *tigresse du piano* », alliant élégance sauvage et précision diabolique.

L'ouverture du concert nous plonge dans le néoclassicisme ciselé d'**Igor Stravinsky**, avec son Octuor pour instruments à vents. Le MCO a livré une interprétation mathématiquement parfaite mais pleine de souffle. Les dialogues entre bassons, trompettes et clarinettes ont dessiné des lignes géométriques sonores, soulignant l'inventivité rythmique du compositeur. Un moment d'abstraction pure, où chaque phrasé respirait la

modernité des années 1920. Coup de génie programmatique (?), la pianiste a troqué le matin même le *Deuxième Concerto pour piano* de Frédéric Chopin contre le *Concerto pour piano n°4* (1987) du plus obscure **Nikolai Kapustin**, provoquant le mécontentement d'une partie du public à l'annonce du changement de programme par l'animateur de Radio France (le concert était diffusé en direct sur les ondes de Radio France...). L'œuvre du compositeur ukrainien Nikolai Kapustin, fusion explosive de jazz syncopé et de virtuosité classique, a néanmoins eu l'avantage de révéler toute l'étendue du talent de Wang. Son jeu a épousé les accents *swings* et les cascades de notes avec une aisance déconcertante. La *Toccata* finale fut un tourbillon de doubles croches où piano et orchestre se sont livrés à une joute rythmique endiablée. Le public, subjugué, a ovationné cette rareté audacieuse.

En seconde partie de soirée, le MCO a su capter l'essence tragique et héroïque de la fameuse ouverture « *Coriolan* » (1807) de **Ludwig van Beethoven**. Les cordes sombres et les cuivres menaçants ont campé le drame shakespearien de Coriolan, tandis que les silences tendus scandaient son destin fatal. Une interprétation nerveuse et concentrée, rappelant la puissance narrative de Beethoven. Mais le Clou de la soirée était bien évidemment le *Concerto pour piano n°1 en si bémol mineur op. 23* de Piotr Illitch Tchaïkovsky, ouvrage qui l'a rendue mondialement célèbre – après qu'elle ait remplacé au pied levé Martha Argerich dans le même ouvrage, comme l'a d'ailleurs relevé le commentateur de Radio France dans ses propos liminaires au spectacle. Dirigeant elle-même l'orchestre depuis son piano, **Yuja Wang** a dompté ce monument avec une autorité souveraine. Dès les accords inauguraux du piano, sa puissance a empli la salle. Dans le premier mouvement, son dialogue avec les cors fut d'une tendresse lyrique, avant que la cadence ne fuse comme un éclair. Le deuxième s'est transformée en une rêverie délicatement brodée, où son toucher velouté a évoqué des paysages russes sous la neige. Et dans le troisième, les gammes fuselaient, les

octaves tonnaient – l'orchestre et Wang ne formaient plus qu'un torrent sonore !

Juya Wang, rayonnante, a offert trois *bis* avec une grâce espiègle face à un public conquis, en partie debout : elle a prouvé qu'elle était bien plus qu'une icône de mode : une sorcière du clavier qui métamorphose chaque note en or !

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 40e Festival Radio France Occitanie Montpellier, le 7 juillet 2025. Mahler Chamber Orchestra, Yuja Wang (piano et direction). Crédit photo © Festival Radio France Occitanie Montpellier

CRITIQUE, festival. LILLE, « Les Nuits d'été » (Casino Barrière), le 8 juillet 2025. KURT WEILL : Les 7 péchés capitaux. Bella Adamova, Jess Gardolin... Orchestre National

de Lille, Joshua Weilerstein (direction) – Sandra Preciado, (mise en espace)

**C'est déjà la 4ème édition, la promesse à
chaque début d'été d'une nouvelle
aventure lyrique à Lille... Présentées à
l'initiative de l'Orchestre National de
Lille (ON LILLE), *LES NUITS D'ÉTÉ* se sont
inscrites durablement dans l'agenda
lyrique estival... À l'heure où l'Opéra de
Lille est fermé, peu d'offres de
spectacles s'offrent aux lillois pourtant
nombreux pendant l'été... Il revient à
l'Orchestre National de Lille d'assurer
la permanence d'un vrai service public de
la culture et de proposer du lyrique en
ce mois de juillet. Engagement
exemplaire.**

Photo : © classiquenews 2025



Le parti est totalement réussi et le programme choisi par le directeur musical de L'ON LILLE / Orchestre National de Lille, l'américain **Joshua Weilerstein**, séduit par sa cohérence et ses prises de risques. L'esprit de

la comédie musicale [bienvenu dans un Casino] et aussi du cabaret berlinois, mordant et incisif, inspire visiblement l'équipe artistique dont les partis de mise en espace sont justes et plutôt efficaces voire indiscutablement oniriques.

Les 7 péchés capitaux de Kurt Weill écrit pour le Théâtre des Champs Élysées à Paris en 1933 sont un ballet chanté, forme originale qui souligne encore si l'on en doutait, le génie expérimental de Weill. Tout repose et fascine ici à partir du travail en miroir entre les deux Anna : la chanteuse et la danseuse, soit dès l'origine, la représentation archétypale d'un être double incarnant une dualité agissante et qui exprime très justement les tentations qui tiraillent chacun de nous. À travers les 7 villes traversées, chacune mettant en avant un péché, un penchant dangereux, est questionnée l'intégrité morale de chaque individu ; Anna éprouvée, tentée, désirée, affronte ainsi chaque cité épreuve, de Memphis à Los Angeles, de Philadelphie à Boston, de Baltimore à San Francisco...

Kurt Weill
par l'Orchestre national de Lille
et Joshua Weilerstein

**Entre Broadway et le cabaret
berlinois,
les 4èmes Nuits d'été enchantent
au Casino Barrière de Lille**



Bella Adamova et Jess Gardolin, respectivement Anna 1 et Anna 2
© classiquenews 2025

L'opéra et son livret soulignent les tiraillements permanents qu'éprouve l'héroïne avec d'autant plus d'occurrence dramatique que chacun des sentiments opposés s'incarne précisément dans les 2 Anna ; quand Anna 2 la danseuse s'offre, consent, s'amourache, dévore sans mesure... Anna 1 commente, déplore, s'oppose, tente de raisonner Anna 2. Cette réalité psychologique à 2 visages, à 2 corps se déploie ce soir avec une rare pertinence, fruit du travail de la jeune chorégraphe brésilienne **JESS GARDOLIN** qui assure le rôle dansé et semi parlé d'Anna 2. Sa frêle silhouette, qui la fait paraître telle la cadette de la chanteuse, exprime toute la fragilité humaine face à la tentation.

Rares les spectacle ainsi hybrides qui réussissent l'épreuve redoutable de la cohérence ; la fusion danse et chant fonctionne pleinement et reconnaissons que Weill était en avance sur son temps, tant cette forme pluridisciplinaire du spectacle captive ce soir d'autant plus qu'elle porte aussi une claire défense de la femme et de son droit à la liberté comme à l'émancipation.

Anna paraît accablée, confrontée pas à pas à la dictature phallocratique et commerciale du capitalisme décomplexé, convoitée par le désir des hommes, certainement soumise aussi par sa propre famille ; celle ci depuis la Louisiane suit ville après ville les avancées et surtout les dividendes engrangés par les deux jeunes femmes au cours de leur périple urbain. Régulièrement la famille (le chœur virile présent tout du long, à jardin) exprime son inquiétude de façade, non pas tant pour l'intégrité physique et morale de ses enfants, que leur capacité à amasser suffisamment de magot pour financer la maison familiale. La femme doit trimer, travailler, se sacrifier ; à elle d'arbitrer ce qui est juste ou pas, pour gagner les billets attendus.

Bien chauffé en première partie par un programme préalable entre cabaret et comédie musicale (où la chanteuse **Isabelle Georges** chantait « Life is Cabaret », « Mein Herr », extraits de Cabaret de John Kander, couplés avec des airs lyriques de Kurt Weill dont les inusables Youkali, – avec piano seul, puis Mack the Knife, extraits de l'Opéra de Quat'sous), **l'Orchestre National de Lille** fait merveille dans un répertoire qui exige de la puissance et une grande finesse instrumentale. **Joshua Weilerstein** fouille et articule la langue complexe de Weill qui fusionne cynisme amer, sensualité enivrée et surtout tendresse bouleversante pour ses héroïnes. L'équation banjo et clarinette colore toute la partition de couleurs irrésistibles, avec un swing spécifique que le maestro sait doser avec facétie ; sous sa baguette vive et détaillée,

énergique et très précise, les instrumentistes expriment idéalement la force monstrueuse de la fatalité, celle qui emporte dans leur destin, les 2 protagonistes, tout en détaillant avec une grande finesse d'intonation, le fil humain, la texture émotionnelle qui relie Anne 1 à Anna 2 : chacune d'elle relève un à un chaque nouveau défi, chaque nouvelle épreuve.



Bella Adamova
et Jess Gardolin, respectivement Anna 1 et Anna 2
© classiquenews 2025

Dramatiquement, le souffle de l'orchestre inscrit ce cheminement et ce parcours jalonnés d'épreuves, comme un rituel à la fois épique et tragique, où la lutte et la souffrance des corps s'exposent et s'expriment sans fard (ce que montre remarquablement bien la chorégraphie imaginée par **Jess Gardolin**). La danseuse répond en cela parfaitement au chant mordoré, souple et voluptueux de la mezzo-soprano **BELLA ADAMOVA** qui rayonne dans le rôle d'Anna 1, incarnant toute l'intensité et la justesse du personnage, l'un des plus captivants du théâtre de Weill. Le compositeur lui réserve de somptueuses mélodies, accompagnées par un orchestre exceptionnellement raffiné et actif. Les deux interprètes incarnent combien toute action oblige ; tout choix impose ses conséquences, et aucune des deux jeunes femmes ne sort indemne de ce tunnel redoutable. Le geste sûr du maestro éclaire tout autant le cynisme à l'œuvre dans cette traversée étouffante,

une vision entre tension et souffrance à mettre évidemment en relation avec la propre destinée de Kurt Weill, lui-même sur la route de l'exil, fuyant la barbarie nazie, se fixant ainsi à Paris en 1933, avant de traverser l'Atlantique pour devenir citoyen américain.



La propre expérience de Kurt Weill et sa destinée elle aussi tragique se dévoilent dans le spectacle d'une grande sincérité. Sur le plan musical, l'orchestration somptueuse et l'indiscutable séduction mélodique de la partition emportent littéralement les spectateurs. Ce mélange idéalement dosé entre fureur tragique et raffinement musical produit un envoûtant cocktail auquel il est difficile de résister. A voir encore ce soir au

Casino Barrière de Lille, à 20h. INFOS et réservations : <https://onlille.com/> – et page dédiée aux 7 péchés capitaux de Weill : <https://onlille.com/choisir-un-concert/categories/les-nuits-de>

Photo ci contre : Anna 1 et son portable © Ugo Ponte / ON LILLE 2025.

CRITIQUE, festival. LILLE, « Les Nuits d'été », le 8 juillet 2025. KURT WEILL : Les 7 péchés capitaux. Orchestre National de Lille, Joshua Weilerstein (direction) – Sandra Preciado, (mise en espace)

Distribution :

**Bella Adamova (Anna 1), mezzo-soprano
Jess Gardolin, (Anna 2), danseuse et chorégraphe**

**Le chœur familial
Guillaume Andrieu, (Père) Baryton
Florent Baffi, (Mère) Basse
Manuel Nùñez Camelino, (Frère 1) Ténor
Fabien Hyon, (Frère 2) Ténor
Alex Vizorek, récitant et maître de cérémonie**

**Sandra Preciado, mise en espace
Marzio Picchetti, lumières
Joshua Weilerstein, direction
Orchestre National de Lille**

PLUS d'INFOS, LIRE notre présentation des Nuits d'été 2025 :
Les 7 péchés capitaux de Kurt Weill, les 8 et 9 juillet 2025 :
<https://www.classiquenews.com/onl-orchestre-national-de-lille-nuits-dete-8-et-9-juil-2025-kurt-weill-les-7-peches-capitaux-joshua-weilerstein/>



CRITIQUE, festival. CAP FERRET MUSIC FESTIVAL (Plage du Mimbeau), le 5 juillet 2025. Concert d'ouverture : Hélène Berger, Trio Luz, Antoine Guerrero, Lisa Tannebaum, Bailey Bovenschen, Xiaobo Zhang...

Le 15ème Festival de musique du Cap Ferret a ouvert avec la joie et l'esprit de fraternité que nous lui connaissons désormais. Une joie partagée et vécue avec d'autant plus d'intensité ce soir que l'hymne de Bach [*Que ma joie demeure*] était chanté et joué en fin de concert inaugural par les artistes et une partie des bénévoles assurant le chœur.



Ce moment de partage est l'image même de ce que doit être notre société... Actuellement fragmentée, polarisée, que certains s'ingénient à davantage cliver en soulignant leur corporatisme séparatiste. Il n'est pas une image plus forte que l'expérience collective du concert et du spectacle vivant : pour les artistes, écouter l'autre, travailler ensemble ; pour les publics faire société, éprouver des émotions ensemble. C'est constater que nous avons tous des aspirations communes qui nous élèvent collectivement. La culture et le spectacle produisent des sentiments à l'opposé de la haine. C'est tout l'honneur des municipalités, des collectivités, des divers échelons de l'État, des institutions publiques locales de soutenir le spectacle vivant ; comme des sponsors et mécènes [nombreux] qui ont bien mesuré l'enjeu à soutenir les festivals d'été, à l'instar du Cap Ferret Music Festival.



PÉPITES DU GALA D'OUVERTURE

Ces valeurs étant posées, place au plaisir et à la joie donc de découvrir des jeunes talents à l'amorce d'une belle carrière. L'éclectisme et l'engagement sont à l'honneur pour cette soirée inaugurale de la 15ème édition du [Cap Ferret Music Festival](#). D'un bout à l'autre dans un élan transgénérationnel, le désir du partage permet de relever les défis de la scène [et aussi des conditions du plein air]. À chaque prestation le public peut mesurer déjà l'envie d'exprimer, le désir d'incarner ; chacun selon sa sensibilité et sa communicabilité à l'adresse du public. Le principe porte ses fruits pour la délectation du public : en mêlant jeunes musiciens et professeurs aguerris, les festivaliers le temps d'une soirée, découvrent la diversité des imaginaires ; tous les profils variés qui vont rythmer la semaine de concerts et de partage formateur qui s'annonce.

L'accordéoniste, professeur à Belgrade, **Boban Bjélic** ouvre le bal ; il conclura avec **Hélène Berger** soi-même au piano dans un duo enflammant le célèbre Oblivion d'Astor Piazzola. Parmi les tempéraments particulièrement convaincants alliant finesse et maîtrise technique, plusieurs artistes sont déjà pleinement épanouis, et plutôt convaincants. C'est tout le mérite d'**Hélène Berger**, directrice du Festival que d'encourager et de stimuler les jeunes artistes ; directrice du Concours Leopold Bellan, la pianiste n'a pas son pareil pour dénicher et repérer les talents artistiques les plus prometteurs. Certains jeunes distingués au dernier Concours Bellan vivent au Cap Ferret, l'expérience ô combien formatrice elle aussi, de la scène.

Le Trio Luz composé de 3 flûtistes au jeu aérien travaillent et sculptent le son sur le souffle, en s'accordant idéalement les uns aux autres. Leur trio a obtenu le Prix d'honneur au dernier Concours Bellan 2024.

Le guitariste [et professeur] **Antoine Guerrero** joue une pièce à la fois expressive et ciselée du catalan Asensio dont le sens des couleurs et la grande palette de nuances approchent

les qualités du peintre Joachim Sorolla, comme aime à l'expliquer l'interprète lui-même. Gravité noble et profondeur suggestive, l'interprète saisit par son intensité poétique et sensuelle, par la solidité de sa technique.



le
tableau final du concert d'ouverture – Cap Ferret Music
Festival 2025 © PA Pham

CE SOIR, l'éclectisme le dispute à l'intensité et à l'expressivité... En témoigne le feu ardent de la mezzo **Justine Maucurier** [Fallas] qui s'est distinguée précédemment ici même lors du dernier Cap Ferret Music Open [février 2025], toute en complicité avec la pianiste Aoko Saga.

Puis c'est la harpiste habituée du festival estival **Lisa Tannebaum** dont le jeu comme celui de la légendaire Lili Laskin, frappe immédiatement par son authenticité, le naturel de ses phrasés. Les Variations de Haydn dévoilent la plénitude

du geste, une sensibilité volubile et affûtée. Autre guitariste au jeu accompli, le slovène **Golop Rupnik Gasper** dans l'Étude n°8 de Villa Llobos : tempérament, audace, précision, le jeune interprète captive par ses phrases acérés, un jeu fauve toute en nuances électriques.

Mémorable aussi la soprano américaine **Bailey Bovenschen** qui entonne en allemand l'air « mein her » de l'excellent Kurt Weill : tempérament de braise, nature dramatique taillée pour la scène (son émission naturellement puissante), et la comédie musicale, la chanteuse qui vient de l'Oklaoma, Prix d'honneur du Concours International Leopold, séduit par sa verve et son aisance, une vocalité naturelle et expressive, qui occupe l'espace et frappe par sa justesse émotionnelle.

Surprenante, l'instrumentiste japonaise, joueuse de Guzheng, lauréate de l'Osaka music competition, **Xiaobo Zhang**. **Simo Reyn**, jeune artiste jordanien arrange son propre instrument, le kanoun pour une création qui mêle en temps réel, impro et électro, geste libre et créatif qui souligne le thème générique de cette édition : la création. L'instrumentiste travaille en direct sur le son, à partir de la note que lui donne le public dans un échange bien rodé. Son mix recherche la plénitude et la transparence. Puis le pianiste **Eric Art**, au toucher tendre, entonne le thème principal du film « la Belle et la bête » de Walt Disney : sa digitalité semble aérienne, d'une aisance étonnamment fluide.

Enfin, Oblivion de Piazzolla est joué à deux voix, celles complémentaires d' **Hélène Berger** et de l'accordéoniste qui avait ouvert le gala : **Boban Bjélic**.



Bou

quet final sur la plage du Mimbo au Cap Ferret © Laurent
Wangermez CFMF 2025

Le gala, hors normes, est une invitation incontournable ; il mêle la jeunesse et l'expérience, jeunes académiciens et professeurs, et se conclut par un feu d'artifice sur la grande plage du Mimbeau. Plus d'infos sur le site du CAP FERRET MUSIC FESTIVAL 2025 : <https://www.capferretmusicfestival.com/>

Rendez vous est déjà pris à l'été 2026. D'autant qu'auparavant, le Concours Leopold Bellan, gage de nouveaux talents prometteurs, fêtera son... centenaire à Paris ! Plus d'infos ici : <http://www.concoursinternationalleopoldbellan.fr/>



Archives vidéos

Revivez temps forts et concerts des éditions précédentes du
CAP FERRET MUSIC FESTIVAL :
<https://www.capferretmusicfestival.com/MEDIAS.html>

